

— Votre fils est moins intelligent que lui; votre fils n'est bon qu'à faire un menuisier, tandis que le fils N..., qui a de l'esprit, du jugement et une volonté ferme, réussira, entrera à l'Ecole Normale, mettra ses parents dans l'aisance et passera d'une position humble à une position brillante et agréable?

Pouvais-je lui dire cela? pouvais-je condamner d'avance l'avenir de son fils? pouvais-je la désoler sans utilité pour personne? C'était cependant là ce que je pensais. Mais qu'y faire? Il ne peut plus redevenir ouvrier, à l'heure qu'il est; il ne pourrait plus se faire à ce rude travail; il est déjà trop sorti de sa sphère, pour y rentrer; la société d'ouvriers ignorants et grossiers ne peut déjà plus lui convenir. D'un autre côté, il n'en sait pas assez pour se distinguer dans les carrières libérales. Ses parents sont à bout de ressources; il manque des qualités qui font parvenir les humbles, et qui les élèvent; c'est un esprit médiocre, qui se trouve ainsi, par l'imprudence de ses parents, dans la situation la plus triste et la plus difficile.

Cette pauvre femme, inquiète et désolée, me faisait pitié;—et, cependant, on aurait pu lui dire:

—Tout cela, c'est votre faute, madame; vous avez vu réussir l'un des fils de vos voisins, et, dans votre jalousie maternelle, vous avez envié, pour votre fils, une destinée semblable, des succès pareils; vous vous êtes aveuglée sur ce qu'il pourrait faire... Vous n'avez les moyens d'en faire ni un avocat, ni un médecin; ces études sont donc un luxe pour lui, et un luxe déplorable! Vous l'avez placé entre une classe d'hommes où il ne voudra plus rentrer, et une autre où il n'entrera pas. Et, cependant, il faut qu'il vive, il faut qu'il vous aide à vivre! Qu'espérez-vous donc?

Voilà les idées qui me venaient, et d'autres encore, sur cet effort souvent imprudent, insensé, que le peuple tente pour monter l'échelle;—mais je n'en disais rien à cette mère qui baissait tristement la tête devant moi.

Pourtant, il fallait qu'elle sût quelque

chose; je ne pouvais pas la laisser dans son ignorance.

—Vous vous êtes trompée, si vous avez cru que les études donnent une position et qu'il suffit d'avoir été au collège pour que toutes les carrières soient faciles, pour qu'on n'ait plus qu'à choisir, pour qu'on soit aussitôt riche, honoré, connu, et dans une aisance convenable. Les études ne donnent rien de tout cela. Voici ce que je vous conseille: s'il était en sixième ou en cinquième je vous dirais peut-être de le retirer, et de lui faire apprendre une profession, ce qui est toujours plus sûr; mais il est trop tard. Qu'il soit donc bachelier; qu'il concoure, ensuite, pour une place de maître d'étude; il gagnera mille ou douze cents francs. S'il veut alors travailler encore, peut-être, au bout d'un an ou deux ans, pourra-t-il se faire recevoir licencié en province, et demander une place de professeur dans un collège communal. C'est à cela qu'il doit viser, pour que ses études ne lui soient pas inutiles.

La conversation dura encore assez longtemps; je lui promis d'aller voir son mari, puisqu'il n'avait pas osé venir;—en outre, j'autorisai son fils à venir tous les dimanches matin travailler une heure avec moi, pour se fortifier un peu, et tenir dans ma classe un meilleur rang. La joie de cette bonne dame était grande, et, bien qu'elle vit mieux qu'auparavant la position fautive où allait se trouver son fils, la promesse que je lui fis de lui être utile lui donnait de la joie. Elle me quitta, triste sans doute, mais plus tranquille.

Pour moi, cette visite me fit réfléchir toute la journée.

La mère avait beaucoup pleuré chez moi, mais n'avait guère raisonné. Je résolus d'aller voir son mari. En attendant, j'avertis au collège le fils P..., en particulier, que je lui donnerais quelques devoirs et que je les lui corrigerais chez moi, le dimanche. Quelques jours après, j'allai chez M. P..., que je trouvai rabotant une planche, dans une obscure et méchante boutique, au fond d'un cul-de-sac, rue Berbisey...